

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Une école neutre

Jean Simard

Volume 3, Number 3-4 (15-16), May–April 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59747ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, J. (1961). Une école neutre. *Liberté*, 3(3-4), 612–617.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une école neutre

JEAN SIMARD

"Contentons-nous de faire réfléchir; n'essayons pas de convaincre".

GEORGES BRAQUE

Les vrais maîtres prédisposent à la Pensée, comme l'air pur à la santé; ils conditionnent leurs disciples à l'intelligence, à la réflexion.

Mais tandis qu'ailleurs nos contemporains travaillaient auprès d'hommes tels que Bergson, Alain, Merleau-Ponty, Jean Wahl, Emmanuel Mounier, Jean Rostand, Bachelard et combien d'autres, nous en étions réduits, ici, à la portion congrue : les exhortations pieuses de frère Ignorantin, de l'abbé Chose ou du père Machin. A peine si chacun de nous se rappelle, durant ses années de formation (!), un professeur par-ci, par-là, qui encourageait ou tolérait les investigations personnelles : détournant pudiquement le regard, pendant que vous lisiez Baudelaire, ou Breton. . .

* * *

Tout Bachelier un tant soit peu exigeant se souviendra d'exemples pénibles d'incompétence, chez ses maîtres, victimes comme lui du Système : jeunes ecclésiastiques avides de tâches paroissiales, mais qu'on versait dans l'Enseignement pour les "briser" à la sainte Obéissance; vieux prêtres devenus complètement gâteux, qu'il fallait bien employer à quelque chose, alors pourquoi pas l'Histoire du Canada ? Ex-vicaires surmenés, mis "en repos" dans quelque classe de Grec ou de Latin, et tant pis pour les élèves ! Professeurs d'Anglais, incapables de s'exprimer dans cette langue; professeurs de Littérature qui n'avaient rien lu; professeurs de Géographie, qui n'avaient jamais quitté leur chambre. Professeurs improvisés, inaptes pour la plupart, rivés au manuel, malheureux comme les pierres — et leurs élèves, donc ! Professeurs de n'importe quoi, au pied levé, sur un signe du Supérieur : le port de la soutane conférant d'emblée, et comme automatiquement, l'Omniscience. Enfin, toutes les improvisations, toutes les impositions et les inconscientes supercheries qui nous ont rendu tellement pénibles ces années d'études. Une période qui aurait pu, qui aurait dû, être belle et fructueuse, à jamais enrichissante — mais qui ne l'a pas été.

Nous n'avons eu, hélas ! que des *maîtres-à-ne-pas-penser*. Nous mettrons longtemps à combler cette lacune.

* * *

... "Rien ne change, au pays du Québec".

Nous l'aura-t-on assez serinée, cette ineptie ! Mais l'immobilité, c'est la mort, justement ! Et ils nous la présentaient comme la Suprême Sagesse : dans un monde en voie d'industrialisation, nous prêchant le retour à la terre ; à l'âge de la compétition la plus féroce, nous conseillant de "tendre l'autre joue"... etc.

Et l'on se demande pourquoi nous sommes en colère !

Nous sommes en colère parce que nous avons été *roulés*, voilà ! Roulés par nos chefs civils qui nous maintenaient dans le statu-quo, en s'y cramponnant les premiers ; roulés par les clercs, qui nous entretenaient dans l'attente benoîte de récompenses posthumes ; roulés surtout par nous-mêmes, qui mangions de ce pain-là !

Reculant devant nos responsabilités d'hommes et de citoyens, nous avons estimés plus commode d'obéir aveuglément, de nous en remettre à d'autres pour *choisir* à notre place. Et nous avons adopté le Conformisme comme remède à l'anxiété — alors que c'en était le virus.

Je pense ici à la merveilleuse phrase-clef du Frère Untel : "Tout d'un coup qu'on serait libres !"

Et c'est effectivement de Liberté que je veux parler ici. Mais il importait, au préalable, de rappeler de quel contexte elle doit émerger, chez nous, de quelle gangue il la faut extirper.

* * *

A la base de tous nos problèmes, celui de l'Enseignement.

Or, il n'y a d'enseignement possible et fécond que dans le respect, la confiance réciproque née de l'amitié vraie du maître pour l'élève, de l'élève pour le maître, et du *dialogue* qui en résulte.

Et posons d'abord ceci, comme axiome : l'Enseignement est un Dialogue.

* * *

Ma génération, hélas ! n'a connu que le monologue : le pion et le potache jouant l'un avec l'autre, et à tour de rôle, au plus fin — avec le résultat que l'on sait.

Aussi bien, ne s'agissait-il point d'Enseignement, mais de Propagande, plus ou moins déguisée. On ne s'efforçait nullement de rendre curieux, perméables, audacieux ; mais au contraire de modeler, pour demain, ces bonnes pâtes obéissantes, ces fidèles "bien-pensants" — c'est-à-dire pensant le moins possible — ces contribuables dociles dont les régimes autoritaires font leurs beaux dimanches. Voyez l'Espagne. . .

Bref ! une entreprise systématique, visant à habituer peu à peu les esprits à l'automatisme de réflexes conditionnés : l'acquiescement machinal, quasi éperdu, aux "slogans" de l'Orthodoxie. la démission quotidienne du quant-à-soi, du sens critique, du libre arbitre; et, en général, de toutes les réactions naturelles, sainement individuelles, qui font l'Homme autonome, indépendant — qui le font *libre*, quoi !

Ce climat, qui prélude dans la Famille — oui, le "petit-prêtre" de la maman dévote, le "professionnel" du papa qui s'est fait tout seul — se prolonge jusque dans la Société, où continue de nous incliner à hue et à dia le souffle des Puissants.

Mais trêve de jérémiades ! C'est vrai, nous gémissons trop. . .

Les visiteurs s'en étonnent, maints sociologues, écrivains, observateurs étrangers, las de nous entendre sans cesse répéter : "C'est la faute aux collègues, c'est la faute aux curés !"

Certes, ils ont raison. Mais savent-ils jusqu'à quel point nous avons été "traumatisés" ?

* * *

Je parlerai maintenant d'un autre climat : celui d'une véritable *École neutre*. Et qui l'est, notons-le bien, depuis sa fondation : c'est-à-dire depuis plus de quarante ans.

J'y enseigne, pour ma part, depuis bientôt vingt ans.

Il s'agit d'une École d'Art — et ce n'est peut-être pas un hasard. "*La transformation à laquelle nous assistons*", écrivait Pierre Vadboncoeur dans un récent numéro de "CITÉ LIBRE", *dresse maintenant l'individu, qui estime en avoir assez avalé et qui a décidé de se poser comme une force historique. La révolution des idées est commencée (il y aura un jour une thèse à faire pour démontrer jusqu'à quel point cette rénovation aura été en partie attribuable à l'influence de l'art et du mouvement artistique)*". . . C'est un fait que la démarche même et la pratique d'un art prédisposent l'artiste à l'indépendance. L'Art débouche inévitablement sur la Liberté. Voyez notre revue elle-même, littéraire à l'origine et rédigée dans une large mesure par des poètes, des peintres et des romanciers, et qui, par un mouvement naturel, s'engage de plus en plus sur le plan idéologique : comme si, dans l'exercice de la liberté de pensée et d'expression, *toutes les autres libertés* se trouvaient peu à peu impliquées.

C'est qu'en matière de création artistique, il n'y a jamais de certitude absolue, ni de sécurité. L'artiste *immobile* n'en est plus un ! La perfection est ailleurs, toujours plus loin, hors d'atteinte. De sorte qu'on ne saurait prendre pour acquis les résultats obtenus — et obtenus au prix de quels tourments ! — mais qui ne sont jamais, au mieux, que des jalons, les étapes

vers un idéal toujours fuyant : ces "*horizons sans limites en avant*", dont parle Teilhard de Chardin. . .

En Art, il n'y a pas de Terre Promise. C'est le *trajet* qui importe.

* * *

Voyez plutôt mes étudiants — qui, eux, regardent leurs travaux. Ces ouvrages peints, sculptés, gravés, dessinés, forgés de leurs mains. Qu'ils savent imparfaits, bien qu'ils y aient mis tout leur coeur. Qu'ils dépasseront, cela aussi ils le savent ! Qu'ils renieront probablement, qu'ils renient déjà : les voyant là, pendus au mur ou juchés sur des socles, tout empêtrés encore d'émotivité, d'incertitudes et d'influences. Mais d'où peuvent surgir les Grandes Oeuvres de *demain*.

Comment voudriez-vous que ces jeunes-là n'aient pas un sens aigu de la Liberté ?

* * *

De quels éléments humains une École comme la nôtre est-elle composée ?

D'une part, un groupe d'élèves, de plus en plus nombreux, qui sont la raison d'être de l'Institution. Sorte de population flottante, issue de milieux divers et en route vers ailleurs, en "transit" parmi nous; et d'autre part, un corps professoral, plus "stable" par définition, mais à l'affût d'apports nouveaux.

L'École est *mixte* et *non-confessionnelle*.

Des garçons et des filles. Canadiens de langue française — en majorité — et de langue anglaise. Des Néo-Canadiens, en nombre grandissant. Parmi lesquels, à titre d'exemple, des Juifs, quelques Français de là-bas, un Parisien, un Breton; une jeune fille hindoue, une Écossaise, une Syrienne, une Russe; un Indien d'ici, un Chinois, un Noir; et parmi nos coreligionnaires, des Montréalais de fraîche date, natifs d'Abitibi ou du Lac Saint-Jean, de Beauce, de Gaspésie, des Maritimes. . .

Parmi eux, des bacheliers et des élèves de onzième année. Certains qui ont déjà énormément voyagé, et d'autres qui n'ont jamais bougé de leur coin. Des croyants, des sceptiques, des patriciens, des "beatniks". Mais tout ce petit monde, cette Société des Nations en miniature, vit chez nous en bonne intelligence. Dans un remarquable esprit de camaraderie et de tolérance. De respect pour des *différences* — la couleur de la peau, la langue, la religion — qui constituent, certes, des obstacles; mais ne créent pas "forcément", chez ceux qui les rencontrent, l'inimitié, la méfiance, le repli sur soi. La plupart découvrent, non sans ravissement, le véritable amour du prochain : qui, pour être *autre*, n'en est pas moins leur *semblable*.

C'est qu'en réalité un lien puissant les unit, un idéal commun : l'Art — la découverte du beau et du vrai, la solidarité dans le travail, la recherche.

Ils sont les ouvriers d'un même vignoble, ralliés par cette connivence souveraine qui, par-delà les frontières, les nationalités et les appartenances, rapproche les savants, les artistes, les chercheurs du monde entier.

Car ce qu'ils font est de l'ordre de l'Amour — "*ordo Amoris*", dit Saint Thomas. Il importe que l'artiste *aime* : qu'il aime ce qu'il fait. Son oeuvre doit surgir, tout armée, de son coeur haletant et de ses entrailles, comme de son cerveau lucide.

"Ordo Amoris"...

* * *

Voici maintenant les Maîtres.

Ils sont aussi divers que leurs élèves. Et peut-être n'est-il pas vain de rappeler qu'au moment de la fondation de l'École, l'équipe initiale comprenait un certain nombre de Français dont le mérite fut au moins de faire prévaloir, quoiqu'ils en eussent, un climat de libéralisme qui ne s'est pas démenti depuis lors.

C'est de cet enseignement-là que nous pouvons leur être le plus reconnaissants.

Aujourd'hui, l'École groupe plus de soixante-dix professeurs, parmi lesquels on trouve de nombreux croyants, aussi bien que des agnostiques; un Juif, un Anglais né en Chine, un Espagnol, un Tchèque; deux prêtres, l'un Franciscain et l'autre Jésuite, respectivement chargés de cours d'Histoire de l'Art et d'Esthétique; un médecin-légiste, qui enseigne l'Anatomie descriptive, un psychiatre et une assistante sociale, au service des élèves "à problèmes"; des peintres abstraits et figuratifs, des sculpteurs, des graveurs, des artistes publicitaires, un typographe, des décorateurs...etc.

C'est dire qu'autour d'une table — à la cafétéria aussi bien qu'au Conseil pédagogique ou aux Journées d'Étude — les conversations sont animées, les opinions variées!

Mais une véritable École, c'est cela, justement : un groupe d'hommes inquiets s'interrogeant sans cesse. "*A group of men who talk to each other*", dit Robert Hutchins. Une équipe d'Éducateurs, aux tendances diverses, affectant à l'unité d'une Oeuvre la variété de leurs aptitudes. Capables, en somme, de réfléchir utilement, chacun à part soi; mais aptes, aussi bien, à collaborer généreusement à l'action commune de l'Institution.

Ce qui équivaut presque à une définition de la Démocratie.

* * *

Et voici, je pense, le noeud, le *thème central* de tout ceci.

Au moment où ma génération pâtiissait de l'enseignement stéréotypé des Collèges, il existait encore dans le Québec une quasi totale unanimité — celle-là même que Gérard Pelletier vient de nommer : "*Feu l'Unanimité*". Une homogénéité de langue, de pensée et de croyance si grande, qu'il de-

venait facile, presque fatal, de croire que *tous les autres* avaient tort, que tous les autres se trompaient. D'où, méfiance, incapacité d'amour, repliement sur soi, xénophobie. . . etc.

Clercs, laïcs, gouvernants, parents, enfants, maîtres, tous pensaient et croyaient sensiblement de même. Aussi, nulle dissidence n'était-elle tolérée, et l'on avait beau jeu de qualifier de "mauvais esprit" les poseurs de questions. Toute inquiétude — que j'estime, pour ma part, inséparable du progrès spirituel — devenait synonyme d'erreur, de déviation.

Vous n'aviez qu'à vous plier à l'Orthodoxie, ou foutre le camp !

* * *

Hé bien ! voilà qui n'est plus possible aujourd'hui.

Nous ne sommes plus "tous pareils". Les temps sont révolus où une majorité toute-puissante pouvait s'arroger le droit de détenir la vérité — l'unique, la seule Vérité — et de posséder, en toutes choses, le dernier mot. Les *différences* existent, s'accroissent chaque jour, vous n'y couperez pas !

Au même titre que le dialogue, l'inquiétude — la saine et féconde Inquiétude — est entrée dans le curriculum. Non seulement les professeurs ne la craignent pas, ils la favorisent. Il leur répugnerait, désormais, de parler ex-cathedra. D'ailleurs, les élèves ne le toléreraient pas. . .

Ils savent, de part et d'autre, que l'Enseignement est une recherche commune, non pas un dressage.

* * *

A la dernière réunion du Comité de Rédaction de "LIBERTÉ", les gars autour de la table m'ont dit : "Tu enseignes dans une école neutre, raconte un peu comment ça se passe".

J'ai tenté ici de le faire — de façon trop schématique, je m'en rends bien compte maintenant. Et peut-être la fierté que j'ai d'appartenir à cette École, de jouer un rôle dans cette équipe d'Éducateurs *libres*, aura-t-elle parfois faussé l'optique de mon exposé. Il ne faudrait surtout pas conclure, de tout ceci, que mes collègues et moi-même sommes entièrement satisfaits, ni que nous estimons tout pour le mieux dans le meilleur des mondes. Car il s'est peut-être mêlé une part de "*wishful thinking*", dans l'esquisse que j'ai brossée. Quoi qu'il en soit, si le portrait n'est pas tout à fait ressemblant — si ce n'est pas exactement l'École *telle qu'elle est* — c'est sûrement, en tout cas, l'École *telle qu'elle devrait être* : telle que nous voulons qu'elle soit.

C'est-à-dire une maudite bonne École !

Nous sommes conscients de la difficulté, de l'importance capitale de la tâche. Un pays libre a besoin de Maisons d'Éducation qui fonctionnent et de Citoyens qui pensent.

Jean SIMARD